



Bruno Remaury Sur toute la surface de la Terre

«Au départ ça avait commencé comme un rêve d'Orient, un de ces rêves que font les rois, Cathay, Goryeo, Cipango, royaumes millénaires où des femmes enveloppées de soies légères glissent lentement dans des jardins emplis de pagodes, de volières, de maisons de thé et de fontaines de porcelaine sous des ciels vaporeux où balancent de grandes palmes.»

Bruno Remaury
**Sur toute la surface
de la Terre**



Domaine français
2025 – 176 pages
18 €

978-2-7143-1350-8



SORTIE LE 2 JANVIER

À travers la vie d'Henri, jeune colon en Indochine, l'histoire des Rois mages, les écrits haineux d'Eileen, golfeuse américaine du milieu du XX^e siècle, les exhibitions d'êtres humains mais aussi le rejet cruellement banal d'un nouveau venu à l'école ou la description des *Noces de Cana* de Véronèse, ce livre retrace les multiples facettes d'une même histoire : celle du regard que l'on porte sur l'autre, qu'il soit proche ou lointain.

Entremêlant simples destins et grands récits, faits réels et fictions, *Sur toute la surface de la Terre* évoque tour à tour les différents visages de l'altérité, de l'étrangeté à la marchandisation, de la domination au rejet.

Bruno Remaury est né en 1961. Son premier roman *Le Monde horizontal*, publié en 2019, chez Corti, a été particulièrement remarqué par la presse et les libraires. Il a obtenu la Mention spéciale du jury du Prix Wepler Fondation de la Poste, 2019.

“

Dans *Next Stop, Greenwich Village*, film américain de 1976, l'acteur noir Antonio Fargas entraîne sur la piste de danse une dame mûre très wasp. Il se présente comme s'appelant Bernstein, du nom de son personnage. La dame lui demande alors s'il est juif, et Fargas répond : *no darling, I'm gay*. À quoi, tout en dansant, elle répond après quelques instants : *I don't know how you feel but you're a great dancer*. Voilà, c'est cela être un enfant de Babel, avoir en main plusieurs cartes que l'on peut jouer tour à tour. N'en jouer qu'une si l'on veut, et sinon les empiler, avoir deux, trois ou plus d'identités qui s'enrichissent les unes les autres, ethnique, religieuse, politique, culturelle, régionale, de classe, sexuelle, c'est sans fin et cela doit le rester. Pouvoir être simultanément soi-même et un autre, des autres, afin de ne pas se voir réduit à une seule et unique identité. Ne pas se résumer à un seul nom en somme. Dans *De l'autre côté du miroir*, Alice se trouve à un moment dans une forêt où les choses n'ont pas de nom, *the wood where things have no names*. Elle ne se rappelle alors ni de comment elle s'appelle ni ne sait nommer ce qui l'entoure. Plus loin, elle tombe sur un faon, qu'elle ne sait pas non plus nommer et qui est dans la même situation qu'elle. Elle l'entoure de son bras et les deux cheminent ensemble jusqu'à sortir de la forêt. Le faon se dégage alors de son bras, regarde Alice et s'écrie : Je suis un faon ! Puis il ajoute : Dieu me garde ! Vous êtes un petit d'homme ! Et il s'enfuit. Dans la forêt où les choses n'ont pas de nom, les êtres coexistent sans se craindre.

”

Extrait de *Sur toute la surface de la Terre*

Le Monde Horizontal

Domaine français – 2019

180 pages – 978-2-7143-1225-9

Ce texte, qui mêle fiction et faits réels, entrelace petites et grandes destinées prises dans les mouvements invisibles du monde. S'y croisent un préhistorien amateur, des ogres, des mineurs rescapés, des figures bibliques, August Sander et Christophe Colomb, Léonard de Vinci, un lettré, une jeune émigrante, un chauffeur de bus, des essais nucléaires, Jackson Pollock ou Diane Arbus.

L'ordre des choses

Domaine français – 2021

180 pages – 978-2714-3125-9

Ce livre esquisse l'évolution de notre rapport aux choses, passé en quelques siècles d'une vision fluide et ouverte, issue des anciens systèmes qui reliaient l'homme à ce qui l'entourait, bêtes et plantes, astres et dieux, à un ordre séparé et éclairé dans lequel chaque chose occupe une place déterminée.

Rien pour demain

Domaine français – 2020

174 pages – 978-27143-1234-1

Rien pour demain, rien pour hier, tout pour aujourd'hui disaient les dadaïstes, devise qui est à l'image même de notre rapport moderne au temps, celui que la culture a édifié au long des bouleversements du monde, guerres, révolutions industrielles et sociales, découvertes et inventions – de l'astronomie à la photographie, de l'organisation du travail à la télévision.

Le Pays des jouets

Domaine français – 2022

176 pages – 978-27143-1275-4

Le pays des jouets, c'est le visage d'une modernité qui, obsédée par la perte de l'innocence, l'a remplacée par les figures de l'enfant et du héros, double culte qui trouve sa première grande incarnation dans le fascisme, synthèse inédite entre mythe, enfance et violence.

ENTRETIEN

Comme vos précédents livres, Sur toute la surface de la Terre traverse des époques mais aussi des références historiques, littéraires et artistiques très variées. Comment construisez-vous cette forme qui entremêle récits et réflexion, documents et fiction, et que vous permet-elle ?

Bruno Remaury : Je crois que je construis moins cette forme qu'elle ne s'impose d'elle-même au long d'un fil de pensée fait d'associations et de rebonds, mais qui ne sont pas pour autant le fruit du hasard, plutôt la conséquence d'une logique interne au texte. La métaphore qui se rapproche le plus de ma méthode de travail est celle de la tapisserie : on dispose de fils de différentes couleurs, qui semblent au départ en désordre et que l'on assemble (ou qui s'assemblent) au fur et à mesure que se constitue le motif. C'est le motif qui dicte le fait de passer d'une époque à une autre, d'un événement à un autre, afin que se construise le récit d'ensemble. Cette forme composée d'éléments très divers, dans le temps comme dans l'espace de la culture, me permet je crois d'embrasser un paysage assez ample sans pour autant tomber dans le piège de la fresque détaillée, soumise à une totalité descriptive. Pour le dire autrement, il s'agit de suggérer le très grand au travers du minuscule, en l'occurrence une succession de petits faits

et de détails qui, articulés les uns aux autres, suggèrent plus qu'ils ne décrivent les grands mouvements de la marche du monde – plus particulièrement ceux par lesquels la modernité prise au sens large, c'est-à-dire depuis la fin du Moyen Âge, a changé les cadres de pensée avec lesquels l'homme se représente ce qui l'entoure.

Il y a, dans ce nouveau livre, une multiplicité de personnages, des personnages historiques, des anonymes, des personnages de fiction, des artistes, des hommes d'affaire, des scientifiques... Comment construisez-vous vos personnages de fiction ? Quel personnage vous semble le plus emblématique de ce livre et comment l'avez-vous construit ?

B.R: La question du personnage est centrale dans le travail. Elle a été d'ailleurs la première à arriver lorsque j'ai décidé de sortir de l'essai – qui est ma formation et auquel je me suis attaché pendant des années – pour aller vers une forme plus littéraire. C'est le personnage qui m'a permis de figurer, d'incarner au sens propre, une place, et donc un propos, sur le moment de la marche du monde que j'explore. Qu'il s'agisse de personnages anonymes ou de figures plus connues – pour ce dernier livre P.T. Barnum par exemple –, c'est moins ce qu'ils font qui m'intéresse que la manière dont ils voient le monde et dont nombre d'entre eux ont témoigné, qu'il s'agisse de lettres ou de mémoires. C'est de cette somme de regards croisés que résulte le sens du texte. Et puis il y a aussi le rapport aux voix venues du passé, qui fait selon moi partie intégrante du travail de l'écrivain : faire entendre des voix oubliées, leur donner un espace où elles puissent résonner. Il n'est ainsi pas rare que les personnages anonymes soient aussi tirés de personnes réelles, ou qu'ils empruntent leurs mots à d'autres, trouvés dans des archives, telle la femme raciste de

la troisième partie de *Sur toute la surface de la Terre*, figure fictionnelle composée à partir de photographies et de propos rassemblés, la réunion de ces éléments donnant une réalité à un personnage qui est ainsi, lui aussi, fait de fragments et d'associations.

Tous vos livres s'intéressent au tournant spécifique de la modernité, à ce qu'elle a changé dans notre rapport à l'espace, au temps, au vivant, à l'enfance... Sur la question de l'altérité qui est au centre de Sur toute la surface de la Terre, pouvez-vous nous dire ce qui vous semble spécifique de ce tournant ?

B.R : Dans mes précédents livres j'ai en effet exploré la question du temps et de l'espace, du vivant non-humain et des commencements. À bien des égards, *Sur toute la surface de la Terre* est le pendant de celui sur le vivant non-humain, publié sous le titre de *L'Ordre des choses*. La question de départ, simple, est celle-ci : comment l'homme occidental pense-t-il l'autre humain, plus particulièrement cet autre du lointain auquel il a été brutalement confronté à partir de l'ère des découvertes, aux débuts de la modernité ? On en revient à la question du personnage. Par exemple Henri, présent dans la première partie, est un jeune colon français parti au tournant du XX^e siècle pour l'Indochine. Henri était pour moi le moyen d'illustrer et de développer cette question essentielle : comment recevoir cette figure de l'autre lorsqu'on s'y trouve confronté de manière radicale, comme l'ont été tous les colons, et quelles sont les formes de regards qui en découlent, de l'étonnement à la fascination, du malaise à la peur et, parfois, au rejet – sans oublier les multiples formes de domination, de l'esclavage à la colonisation, qui sont elles aussi évoquées dans ce texte. L'histoire moderne de l'altérité est celle d'un double mouvement de réduction : réduction

par la catégorisation d'abord – nourrie par la science et les théories raciales –, réduction plus directe par l'exploitation, jusqu'à la négation.

Le bandeau reproduit un détail des Noces de Cana de Véronèse. Pouvez-vous nous dire ce qu'incarne ce tableau à vos yeux ?

B.R: L'œuvre d'art ne peut pas être dissociée du monde dans lequel elle se fait, et le rapport à l'image, particulièrement à l'image photographique, de Diane Arbus à Claude Monet, de Julia Margaret Cameron à Nicolas Poussin, est aussi au cœur de mon travail. Pour ce qui est des *Noces de Cana*, j'ai toujours beaucoup aimé le côté cinématographique de ce tableau, la multitude de ses détails, sa rapidité d'exécution aussi, un côté vif, spontané, quelque chose d'un instantané en somme. Mais il n'y a pas que sa technicité qui fait de ce tableau une image passionnante. C'est aussi et surtout le portrait qu'il fait d'une société très particulière, celle de la Venise du XVI^e siècle, ville à la croisée des mondes, Nord et Sud, Orient et Occident, où se côtoyaient toutes les langues et toutes les nations – chose que Montaigne, lorsqu'il la visite, juge très remarquable. Au sein du tableau sont ainsi représentés des Vénitiens, des Maures, des Turcs, des Perses, des Juifs, jusqu'à un personnage qui ressemble à un Indien d'Amérique, tel du moins que l'époque se les représentait. Ce tableau, tout comme la ville qu'il décrit, est la parfaite illustration de ce que j'appelle dans le livre le "devoir d'altérité", tel que nous l'enseigne le mythe de Babel : un monde où se croisent et se mêlent noms, identités, langues, cultures et, allons jusqu'au bout, sangs et filiations, même si, au contraire, le nôtre se ferme de plus en plus, laissant malheureusement place à la vision d'un autre réduit, ségrégué, et nié.